

L I V R E S

ROMAN QUÉBÉCOIS

Vertige du moi

Un roman de Pauline Gélinas,
troublant parfois et d'une riche écriture

LE SEXE SALE

Pauline Gélinas
Les Intouchables
Montréal, 2001, 156 pages

Dans un essai paru en 1963 dans *Les Écrits du Canada français* où il faisait le bilan de la production romanesque des quinze années précédentes, Gilles Marcotte soulignait la persistance, dans l'imaginaire des romanciers québécois, d'une structure psychologique très ancienne, où dominent «le désespoir, le dégoût, la longue chute, l'abandon de tout et parfois, au bout du compte, la naissance d'un nouveau jour, une petite promesse de vie». Nos romanciers auraient raconté, pendant longtemps, des «vertiges» noirs.

Le propos de Marcotte était juste à l'époque. Et il n'a pas beaucoup vieilli: ils sont nombreux, aujourd'hui encore, les moi meurtris, privés de points d'appui, qui tentent tant bien que mal de «s'exprimer» dans nos romans avec, à l'occasion, un peu plus d'audace ou d'humour que naguère...

Le Sexe sale: le titre aurait pu coiffer un roman des années 50, si un écrivain de l'époque avait voulu oser. Pauline Gélinas, elle, y annonce tout simplement son propos, où il s'agit de nommer les choses par leur nom — ce qui ne veut pas dire pour autant qu'on soit à l'aise avec elles — et de dénoncer par la fiction les méfaits d'un certain puritanisme toujours tenace, semble-t-il.

Il n'y a que lui dans ce roman: le sexe. L'organe même, lieu de l'identité première, mais aussi et surtout instrument de jouissance et objet de honte. Celle qui se raconte dans ce roman est, littéralement, une personne «du sexe», comme on le disait autrefois des femmes. Dès sa plus tendre enfance, elle éprouve à se toucher un «plaisir exquis» dont elle soupçonne cependant la turpitude. La fillette devient une adolescente, puis une jeune femme, élevée par une mère pudibonde qui la soupçonne de s'adonner à des saletés. «Ma mère me prend pour une putain. [...] Il y a de la honte dans sa voix. Je sens que je salis sa maison. Je salis son nom. Son image. Sa conscience.» La narratrice connaît son sexe, mais elle ignore tout de la sexualité. Alors, elle feuillette des revues, un dictionnaire. Pour apprendre enfin, à défaut de comprendre.

Quant au sexe, il se manifestera tout au long de sa jeunesse par des jeux de mains, les siennes ou celles des garçons. Jeux agréables, jeux de vilains. Car passés les brefs instants de plaisir, il lui reste une amertume qui va se transformer en dégoût. Elle s'insurge contre «les maudits gars», tous les mêmes, quoi qu'ils en aient. D'ailleurs, «même quand quelqu'un nous aime, la saleté continue de s'accumuler». Elle a l'impression d'être condamnée pour toujours à la chair triste, «séquestrée dans l'enfer du Bon Dieu».

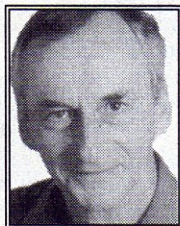
Ce naufrage de femme est décrit assez sèchement, dans de courts chapitres qui alternent avec d'autres, plus amples et d'une écriture plus chatoyante, parfois lyrique. Qui parle — ou écrit — alors? C'est elle encore, mais sur l'autre versant d'elle-même: celui de la jeune étudiante qui travaille le soir dans un bar et qui, non sans témérité, décide de faire des avances à un client dont les airs mystérieux l'attirent. Même si elle pressent le danger, elle ose lui demander s'il a déjà fait «l'amour sous Véga», cette étoile brillante de l'hémisphère boréal. Il devine ce qu'elle veut dire par là. Ils s'entendent dès le début, alors que, pourtant,

ils s'échangent surtout des énigmes. Entre eux, ce sont des conversations de haute voltige où se mêlent des propos philosophiques et un charmant badinage. Mais elle entend bien, avec lui, passer des mots aux actes. Elle a besoin qu'il la prenne, au risque d'en être meurtrie.

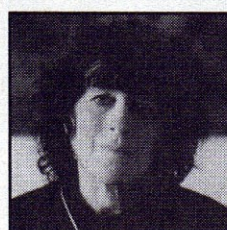
Leurs rencontres se transformeront en séances troublantes où elle se soumet aux fantasmes de l'homme qu'elle provoque parfois elle-même. Elle se déguise, il la ligote: ils jouent, mais avec sérieux, à théâtraliser les rapports archaïques entre l'homme et la femme. Lui en tyran et elle en victime. Lui, possesseur et elle, sa chose. Il la traite de putain et comme telle. C'est un rituel de passage obligé pour qu'elle puisse enfin se libérer de ses «monstres», de cette image de femme honteuse de son sexe.

Troublant parfois, d'une riche écriture, le roman de Pauline Gélinas se termine par une perspective d'éclaircie, la promesse d'un de ces «nouveaux jours» qu'évoquait Gilles Marcotte, où la narratrice espère pouvoir enfin accéder à l'amour, où sexualité et sentiments seraient réconciliés. C'est sympathique, mais l'éclaircie en question n'a pas la force d'évocation des vertiges qui l'ont précédée.

robert.chartrand5
@sympatico.ca



Robert Chartrand



Les mardis Fugère

CHAQUE MOIS, DES ÉCRIVAINS SE RACONTENT À JEAN FUGÈRE

Rencontre et confidences littéraires de l'écrivaine
MARIE-CLAIRE BLAIS

Le mardi 15 mai 2001, à 19h30

À la Maison de la culture Frontenac - Entrée libre

Ses livres seront vendus sur place par la librairie *L'Écume des jours*
Une production de l'Union des écrivaines et écrivains québécois
en collaboration avec la Maison de la culture Frontenac



CONSEIL
DES ARTS

Le Conseil des Arts
du Canada

The Canada Council
for the Arts



Ville de Montréal

LE DEVOIR

UNEQ